

Ida JUNKER

Les années fastes

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 18-03-2008

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

Sergei Komarov était assis face au réalisateur Constantin Zadonski dans le café enfumé du Club des Cinéastes. Même s'il ne risquait pas d'y être abordé par des chasseurs d'autographes importuns, ses yeux restaient soigneusement cachés derrière des lunettes fumées. Toujours un peu vulnérable sans maquillage, l'acteur n'aimait pas étaler ses cernes. Bien visibles malgré son bronzage impeccable, elles semblaient trahir non seulement ses nuits blanches mais aussi les ennuis de ces derniers mois. Depuis que sa femme avait préféré le quitter pour un homme d'affaires français, Komarov avait perdu quelques kilos mais aussi une grande partie de son charme et de son humour.

- Toujours pas de nouvelles ? demanda Zadonski non sans hésitation.

Komarov attrapa sur la table son briquet en or et s'alluma une nouvelle cigarette. Sa femme partie, personne ne contrôlait plus ses consommations de tabac et d'alcool. Une liberté absolue mais bien triste, il faut le dire.

- Tu parles ! dit-il. Comment a-t-elle pu me faire ça ? J'aurais peut-être compris si elle avait laissé la moindre explication. Mais rien, rien, je te dis ! Pas un mot, pas un coup de fil ! Je n'aurais jamais dû la laisser fréquenter ce mec. Elle est devenue comme folle. Tout ça parce qu'il est français, tu penses ?

- Mais oui, c'est connu le french lover...

Zadonski pensa à une série télévisée à succès dont le héros, un touriste français, épousait une femme russe en se faisant passer pour un pompiste. Ce n'est qu'à Paris que la jeune mariée découvrait sa vraie identité : il était en réalité milliardaire, propriétaire de plusieurs châteaux et fils du premier ministre.

- Le même genre de mec qui a tué Pouchkine, poursuivait Komarov. Nos poètes n'aimaient pas les Français. « Un petit Français de Bordeaux ... » « A la chasse au bonheur et aux grades... » Et aux femmes, pour tout dire... L'histoire se répète. Non contents de nous rendre cocus, ces salauds nous calomnient. C'est quand même dommage que l'époque des duels soit révolue.

- Tu peux toujours lui casser la gueule mais enfin bon...

- Pas envie de me salir les mains, répondit Komarov, suivant du regard les volutes de sa cigarette. Il faudrait trouver autre chose. Tu sais, j'ai toujours dit que les étrangers qui emmènent nos femmes devraient payer un impôt spécial.

- Et tes enfants, ils le vivent comment ? demanda Zadonski incommodé par le sujet.

- Pas trop mal, je dirais. En gros, on évite d'en parler.

Ses enfants. Il avait l'impression qu'ils vivaient sur une autre planète qui n'avait pas beaucoup de contacts avec la sienne. Les rares fois qu'il les voyait à la maison, ils passaient leur temps à jouer aux jeux vidéo et à

télécharger leur musique horripilante. C'est à peine s'il les reconnaissait encore. Sa fille s'était peint les cheveux en blanc, et son fils flirtait avec le style gothique. Même le fait de leur apprendre qu'ils avaient un demi-frère n'y avait pas changé grand-chose. Après avoir accordé une pension à Katia, il ne voyait Artiom qu'à certaines occasions exceptionnelles. C'était décidé comme ça par Katia, probablement pour ne pas perturber le gamin adopté par son mari. En tout cas, ce n'est pas la révélation de l'existence d'un fils illégitime qui avait provoqué le départ d'Olga : leur couple avait déjà survécu à des coups bien plus durs.

La reconnaissance tardive d'Artiom avait fait beaucoup de bruit dans la presse à scandale partagée entre « mais quelle hypocrisie ! » et « mieux vaut tard que jamais ». D'un autre côté, Komarov préférait être épinglé à cause de ses enfants naturels qu'à propos de son homosexualité prétendue. Depuis un moment déjà ça ressemblait à une véritable traque. Tout était inventé dans les moindres détails, probablement par ses rivaux envieux. Il restait toujours dans leur ligne de mire, en dépit du fait que son dernier film était accueilli par la critique sans grand enthousiasme. « Déjà vu », « manque de fraîcheur et d'originalité », « Komarov qui se répète », tel était le verdict général. Pour une fois, ils n'avaient pas complètement tort, malgré les exagérations et les raccourcis habituels. Il fallait bien reconnaître qu'il n'était pas en forme. Profitant de ce relâchement, la nouvelle génération essayait de lui faire de l'ombre. Cette année, il n'avait même pas été élu l'homme en vie le plus sexy, cédant le titre à un gosse de vingt ans, sans talent ni charisme.

Pour la première fois depuis longtemps, Komarov vivait quelque chose qui ressemblait au syndrome du loser. Si auparavant il se moquait volontiers des avis de la critique, ces derniers temps il était devenu particulièrement susceptible. Tout de même, il préférait toujours le mauvais accueil au silence. Aujourd'hui il redoutait par-dessus tout de ne plus être sollicité, lui qui n'avait jamais connu de période creuse. Passer de la lumière à l'ombre, quitter le devant de la scène pour les coulisses, telle était la perspective qui l'inquiétait le plus.

Il en voyait certains signes avant-coureurs. Récemment un journaliste de la radio se trompa sur son patronyme l'appelant Sergei Vassilievitch. Il y a quelques jours, il s'était même vu refouler à l'entrée d'une boîte de nuit où le physionomiste du service prétendait ne pas le reconnaître. Certains tabloïds l'annonçaient « frappé par la crise de la quarantaine ». Quant à ses copains, autrefois si nombreux à venir dîner à la maison, la plupart d'entre eux se manifestaient désormais très sporadiquement. Zadonski était un des rares amis à ne pas l'abandonner dans cette passe difficile. Peut-être même la seule personne de sa connaissance qui comprenait sa situation douloureuse et compatissait sincèrement à ses problèmes. Sans son soutien Komarov

aurait probablement même refusé de participer au dernier festival de Cannes : en ce moment, il se sentait trop fragile pour tester encore son taux de popularité en montant les marches.

Blessé dans son orgueil, gagné par l'angoisse, lessivé par les insomnies, l'acteur noyait son chagrin dans l'alcool et attendait l'intervention miraculeuse de quelque force puissante. Une impulsion extérieure capable de le tirer de son état déplorable et de changer le cours de son destin. Quelque chose lui disait que cette force magique était tout proche, même si elle continuait à jouer à cache-cache avec lui.

Voilà pourquoi il sursauta quand son nouveau téléphone portable en platine se mit à sonner.

- Bonjour, Valentin. Moi ?! Et Kazakov ? Yes !!

A cet instant la force salvatrice se présenta sous forme du réalisateur Valentin Mayakovitch lui demandant d'incarner Staline dans son nouveau film. Ivan Kazakov initialement prévu pour le rôle n'avait pas été retenu.

L'acteur n'hésita pas une seconde. Eh oui, non seulement il faisait encore partie des hommes en vie, mais il restait ce qu'il avait toujours été : Komarov l'irrésistible, reconnu par ses pairs et adulé des femmes. Komarov l'immuable sur qui les années glissaient sans l'atteindre. Une star incontournable qui magnifiait n'importe quelle fresque historique.

Ce nouveau rôle était une aubaine, une occasion à ne pas manquer, un vrai signe de confiance. C'était l'aboutissement et le parachèvement de sa carrière, le meilleur moyen de devenir intouchable.

Il avait envie de le crier sur tous les toits. Car Staline, ce n'était pas Robin des Bois ni même André Bolkonski, c'était un autre calibre. Là, c'était du sérieux. Komarov endossait enfin un costume à sa taille. Avec ça, on pouvait envisager le titre de l'homme de l'année. Ou même, soyons fous, carrément l'ordre d'Alexandre Nevski.

- On a gagné, Kostia, dit-il à Zadonski. Tu te rends compte ? Maintenant on les aura tous. Tania, deux autres whiskys, appela-t-il la serveuse. Tu prends un verre avec nous ? Si, cette fois il le faut. A la Patrie, à Staline... et à son heureuse élue de ce soir ! Tu sais qu'on ne me refuse rien aujourd'hui ?

Ida JUNKER

Originnaire de Sibérie, Ida Junker a fait des études de lettres à Saint-Pétersbourg, Marburg et Mayence. Elle est l'auteur de deux ouvrages sur la littérature russe publiés en Allemagne. Depuis 2002 elle vit en région parisienne.

Les années fastes

La tâche de Valentin Mayakovitch est ardue : produire un film de fiction sur l'époque stalinienne. En Russie de nos jours, la figure du petit père des peuples continue à hanter les esprits. Mais qui était-il au juste? « Le dirigeant le plus lettré depuis Catherine la Grande ou un bolchevik inculte ? Un stratège génial ou un psychopathe sadique? Le chef du parti prolétaire aux allures de potentat oriental ? L'archétype du dictateur totalitaire, le N°1 mystérieux, le Big Brother redoutable ? Ou enfin, le héros d'anecdotes à peine caricaturales, issu tout droit d'une réalité grotesque ? » La partie est loin d'être gagnée, et l'ambitieux « dernier nabab » n'est pas au bout de ses surprises. Le défi relevé par l'auteur est du même ordre : sans jamais se montrer moralisatrice, déceler les mécanismes de la restalinisation actuelle de la Russie dans une satire décalée et insolente.